

VERS UNE RENAISSANCE HEUREUSE

La première chose que fait l'Homme dans la Genèse est de nommer toutes choses, preuve s'il en est que le Sujet, en tant que sujet de l'inconscient, relève bien de l'ordre symbolique et du langage.

Par voie de conséquence, funeste conséquence on le voit aujourd'hui, Adam fait du monde « sa » chose, la chose de l'Homme, il réifie le monde puisqu'il agit, en les nommant, en maître des choses et des créatures. Pourtant il ne les a pas créées, mais il les recrée à sa main, qui est d'ordre symbolique, comme Yahvé l'a créé lui-même à son image. Il agit avec la

nature comme Dieu a agi avec lui (schème éducatif bien connu, qui conduit à la perpétuation des névroses).

On voit la pertinence psychologique de ce tableau biblique de la psyché, et je renvoie pour cela au premier chapitre de ce livre « Réflexions sur le thème du paradis perdu ». J'ajouterais simplement quelques commentaires, car on nage là en pleine psyché.

Dès sa naissance l'homme n'est qu'un sujet de son inconscient (au sens de valet) comme le Sujet lacanien est une création symbolique, par le langage, de l'Inconscient. L'homme, à mon sens, n'est que le moyen, l'occasion, pour une psyché, de parvenir à ses fins, c'est-à-dire à *la satisfaction de sa raison d'être*. Un parallèle peut d'ailleurs être établi avec le corps physique qui peut être compris comme le moyen, l'occasion, pour la machine génétique de parvenir à ses fins, notamment sa propre perpétuation. J'emprunte à dessein, on l'a bien compris, le terme « occasion » au monde de l'art conceptuel, j'y reviendrai.

Le monde, pour l'enfant comme pour les grands psychopathes, les grands criminels, n'est qu'un moyen, un lieu

où obtenir satisfaction de ses désirs profonds, de ses pulsions. A la naissance ce n'est pas un enfant qui naît, c'est une psyché, revêtue pour les besoins de sa cause d'une enveloppe charnelle. C'est exactement le processus que décrit la Bible quand elle montre l'Homme nommant et numérant le monde. Un Homme, ne l'oublions pas, que Yahvé a *vêtu* avant de le chasser du Paradis.

La signification de cette image étrange s'éclaire si l'on s'élève à la dimension psychique de l'animal humain. Cet Adam et cette Eve que les fresques de Masaccio nous montrent éplorés ne sont nullement de pauvres créatures vulnérables qu'un Dieu charitable protégerait des fauves et du froid. Ce sont eux les fauves. Ce sont des monstres absolus, des désirs purs, ce *sont des psychés* qui, aussitôt lâchées dans la nature se mettent en quête de la satisfaction de leur unique raison d'être qui est d'accéder à la connaissance d'elles-mêmes. On sait aujourd'hui le prix de cette connaissance, et peut-être même sa finalité secrète : la destruction du monde.

Ce que Yahvé vêt, ce ne sont pas des corps physiques. La tunique d'Adam et Eve n'est pas celle de Déjanire. Ce sont des psychés auxquelles Yahvé accorde une enveloppe charnelle (comme on le voit d'ailleurs au tympan des cathédrales).

Préalablement à la Chute, Adam et Eve n'étaient au Paradis que de pures psychés, mais des psychés déjà en quête d'elles-mêmes, portant en germe leur gémellité, la pulsion de connaissance et la pulsion de mort.

La connaissance absolue d'elle-même à laquelle la psyché humaine a eu accès, par sa témérité, dans le Paradis amniotique ou Yahvé la maintenait, et qui nous est désormais interdite, qui est désormais scellée, refoulée, la psyché la recherche sempiternellement, depuis que naissent des hommes.

Je dirais même qu'elle recherche sa propre raison d'être *faute de mieux*, faute de pouvoir accéder une nouvelle fois à la connaissance absolue. (Le Sujet conscient en quête de sens recherche lui aussi sa raison de vivre *faute de mieux*, *faute de vivre*).

Transposons cette réflexion au monde de l'art. L'art est nécessairement un langage, c'est une banalité de le souligner (il n'est pas que cela, mais c'est cet aspect qui m'intéresse ici). Il est langage au moins à deux niveaux.

Au niveau de son mode d'expression, de la production d'artefacts appelés « œuvres d'art », et je dirais au niveau de la perception qu'en a le public, il est langage au sens de mode de communication dont j'ai dit plus haut qu'il manquait toujours son but, qu'il est toujours inadéquat (d'où malentendus, incompréhensions, rejets etc...)

Mais il est aussi langage au niveau plus profond de la psyché, si l'on admet avec Freud et Lacan que le Sujet est une création, une créature de l'inconscient dans l'ordre du langage.

Si tel est bien le cas, la créativité, en tant que mode d'expression dans une langue, est au contraire parfaitement adéquat. Mais adéquat pour faire quoi ? Pour parvenir à la satisfaction des besoins profonds de la psyché en action, c'est-à-dire, pour faire court, pour parvenir aux fins de la psyché, à la satisfaction de sa raison d'être.

A quoi sert alors cette langue si elle n'est pas faite pour communiquer avec autrui, mais plutôt pour permettre à la psyché de parler avec sa créature, le Sujet, comme autrefois Yahvé parlait avec Adam en son jardin. On voit d'ici la scène au Musée d'Art moderne :

« - Mais Maître, expliquez moi, je n'y comprends rien !

-Moi non plus je n'y comprends rien, mais je ne me plains pas, ma psyché à l'air contente. »

Si l'art n'est pas une langue faite pour parler avec autrui, pourquoi prétend-on qu'il existe un langage « universel » de l'art, qui véhiculerait des émotions, des passions que chacun pourrait comprendre et partager, quel que soit son pays ou sa langue vernaculaire ?

On le dit, mais si ce n'est pas complètement faux, ce n'est pas tout à fait exact non plus.

D'abord il suffit de voyager un peu pour se rendre compte que malgré la télévision, la radio et internet, les cultures vivantes demeurent peu perméables les unes aux autres. Un petit Brésilien écoute surtout de la musique brésilienne, les

groupes de rock thaïs ne sont connus qu'en Thaïlande et les chansons romantiques chinoises ne font sangloter que les Chinois.

S'il existe un rock thaï, ou si Schubert est apprécié à Pékin, ce n'est pas en raison du fait que la musique serait un langage universel, mais en raison du fait que les mélomanes chinois ont élargi leur culture musicale en « apprenant » certains codes de la culture européenne, et que les jeunes Thaïs ont « appris » la langue du rock anglais.

Une fois qu'une langue nouvelle a été acquise, que l'art revête une dimension universelle est bien possible. Les émotions procurées par un quintet de Schubert ou par la mélodie du shamisen japonais peuvent être partagées par un mélomane grec et un mélomane autrichien de la même façon.

Est-ce d'ailleurs si évident, et pourquoi faudrait-il à toutes forces « partager » des émotions ? ce partage des émotions ? Mettons qu'il y a peut-être des niveaux dans la

communication, comme il y a des niveaux dans l'art. J'écrivais dans le chapitre Art et Langage, que la peinture a perdu son sens en Occident avec la perte de la foi, qui était la langue commune des temps passés. Un concert rock, en revanche, est compris (langue universelle au sein des amateurs de rock), à Shanghai comme à Brasilia. Picasso est vénéré à New-York comme à Brisbane, du moins je le suppose.

Et Fellini ? me direz-vous, et La Strada, et Charlot ? Tous les enfants du monde rient devant Charlie Chaplin. Un Bantou pourra fort bien comprendre et être ému par le visage de Giulietta Masina. Le rire, les pleurs se passent bien de distinguos, de psyché et de tout le fourbi, c'est l'Art, l'Art tout simplement, qui parle à tous, qui parle de la vie !

S'il le peut parfois, au delà des cultures, au delà des langues, c'est quand il s'adresse au plus intime de chacun, en parlant de la vie. « Je veux écrire sur la vie, la vie toute crue » se donne comme programme Henry Miller dans *Plexus*.

De façon paradoxale ce n'est pas au niveau d'une illusoire et dérisoire culture commune (dont la World Music est le pire exemple) que l'art peut prétendre être universel, mais au niveau le plus intime de l'individu. Dans les émotions profondes qui font le goût de chacun, qui trouvent leur source dans les chants de l'enfance, dans les bruits du foyer, dans les saveurs de la cuisine, les paysages entrevus, puis, quand l'être avance en âge, dans les peurs, les tragédies, les visages aimés, les déceptions amoureuses, les rencontres, les voyages, dans toute la masse des souvenirs l'art trouve sa place, à la fois en les

construisant (il est des rencontres décisives avec une œuvre comme avec un amour), et en y répondant dans la sphère la plus intime.

Si l'art, parfois, peut vraiment se dire universel, c'est-à-dire humain, ce n'est pas seulement parce que tous les êtres humains se construisent de cette façon, c'est aussi parce que l'émotion produite par le visage de Charlie Chaplin ou Giulietta Masina résonne dans tous les aspects de la vie de chacun.

Peut-on aller plus loin, jusqu'à imaginer que l'art, l'art d'autrui, la production artistique, puisse répondre aux exigences de la psyché individuelle ?

Si je suis sensible à l'art du Caravage ou à la musique de Django Reinhardt, n'est-ce pas parce que, au-delà du fait que cet art me parle dans une langue que j'ai apprise, ou que j'ai appris à apprécier, cet art répond aussi à des exigences de *ma* psyché, qu'il entre dans le dialogue qu'entretient ma psyché avec moi-même, le Sujet ?

Pour que l'art entre dans ce dialogue il faut d'abord qu'il soit codé en langage, et un langage que parle le Sujet, ou plutôt

qu'est le Sujet. Nous avons vu que l'art répond très précisément à cette exigence, puisque rien ne se prête mieux à la prolifération symbolique que l'art. D'où l'importance de l'art dans la prime enfance et la formation du goût. D'où aussi la difficulté de se rendre sensible à de nouvelles formes d'art en vieillissant, car il ne suffit pas d'« apprendre » une langue nouvelle, et donc de modifier le Sujet, il faut aussi, pour qu'elle apporte cette satisfaction supérieure dont je parle, qu'elle s'intègre dans le dialogue de la psyché avec elle-même, dialogue incessant dont l'objet, ne l'oublions pas, est la recherche de notre raison d'être.

Notre raison d'être ou *sa* raison d'être ?

Raison d'être de l'être et raison d'être de la psyché

Je dis que l'objet du dialogue de la psyché avec elle-même est la recherche de notre raison d'être. J'emploie le terme « notre » faute de mieux, car j'ignore, à ce point de ma réflexion, *qui* diligente cette poursuite. Est-ce vraiment la psyché, ou n'est-ce pas plutôt notre être, pris globalement, qui missionne la psyché pour la poursuite de cette fin ? L'intérêt de la psyché coïncide-t-il nécessairement avec celui de l'être, de la personne ? La question est d'importance et mérite qu'on s'y arrête. Le professeur Laborit disait que « *la raison d'être d'un être c'est d'être* ». Qu'on me permette de renchérir en disant que la raison d'être de la psyché c'est de rechercher les raisons d'être de l'être.

Je m'explique. Pour tout être humain la psyché est ce lieu où tout se joue, la quête éternelle de la raison d'être de l'être pour qu'elle soit satisfaite. Le Moi n'est heureux que si sa psyché lui trouve une raison d'être. Mais la psyché elle-même est-elle satisfaite pour autant ? La fonction de la psyché est donc tout à fait autre que sa raison d'être, et doit être distinguée. Chez Hitler la psyché a trouvé la raison d'être d'Hitler : détruire les juifs. Son Moi ne sera pleinement satisfait que le dernier juif exterminé, puis, comme cela ne saurait suffire, le dernier Russe, le dernier Polonais, le dernier de ses officiers, puis le dernier Allemand. Tout le monde excepté lui.

Chez le pervers, le tortionnaire, le dictateur, la psyché remplit son rôle à merveille : identifier la raison d'être du Moi. Ils sortent de la norme en ce sens qu'ils ne sont plus que langage, que symbolique, eux qui ont enfin trouvé la raison d'être parfaite de leur Moi : anéantir autrui, l'ennemi, le monde entier, pour satisfaire leur soif de dominer. Et il y a fort à parier que la raison d'être de leur Moi coïncide parfaitement avec la raison d'être de leur psyché.

Cette élévation du tyran à un ordre symbolique explique, soit dit en passant, son besoin de reconnaître sa destinée dans une geste artistique qui l'exalte (Les grands cycles wagnériens, l'art monumental etc...). Elle permet aussi d'affirmer que, malheureusement, le pervers, le tortionnaire, le dictateur sont absolument humains, eux qui ne sont *que* pulsion destructrice, eux qui, non seulement aspirent à la destruction du monde, comme tout un chacun, mais y parviennent.

Pour les gens ordinaires, j'entends chez qui le langage symbolique n'obscurcit pas le monde mais l'explique, la psyché s'efforce de trouver des raisons d'être au Moi plus aisément accessibles que la destruction complète de tout ce qui n'est pas soi. En général le Moi ne s'en contente pas vraiment. On est rarement pleinement heureux !

L'artiste est ordinaire en ce sens qu'il n'est ni psychopathe ni dictateur, cela s'entend. Il diffère cependant des gens ordinaires en ce sens que la raison d'être de son Moi épouse étroitement, les objectifs de la psyché elle-même, sa propre raison d'être pourrait-on dire. *La raison d'être de sa psyché, comme celle de tout homme, est l'exploration et la connaissance de la psyché par elle-même.* Comme elle relève de l'ordre symbolique, comme l'art lui-même, chez l'artiste les noces sont possibles. Elle diffère aussi de la psyché du psychopathe en ce sens que chez l'artiste, la connaissance du monde est privilégiée par rapport à l'anéantissement du monde.

L'artiste est donc celui chez qui les exigences de la psyché coïncident avec les nécessités de l'être. L'indouisme le savait sans doute depuis longtemps, qui a fait de Ganesha la divinité tutélaire de l'inconscient... et le protecteur des artistes.

Ce n'est que dans le domaine de l'Art que le Moi peut être pleinement heureux. Mais le peut-il parfaitement quand le but de la psyché ne peut jamais être pleinement atteint ? Il est impossible, même à la psyché elle-même, de se connaître pleinement à fond, surtout quand l'exploration n'a ni limites ni

directions. La psyché de l'artiste, peut-on affirmer, à l'inverse de celle du pervers ou du dictateur, ne peut jamais être satisfaite.

Le pervers sait exactement ce qu'il recherche pour que son Moi soit heureux. Le paranoïaque aussi. Hitler sait parfaitement, avec une certitude illuminante, qu'il ne trouvera sa satisfaction que dans l'anéantissement de tout ce qui l'entoure, faut-il pour cela anéantir l'Allemagne elle-même. Il se condamne, de ce fait, à ce que son Moi ne soit jamais pleinement satisfait, malgré de brillantes victoires, car il y aura toujours un adversaire à débusquer quelque part, mais sa psyché, elle, comme celle du pervers, est pleinement satisfaite. Elle a parfaitement défini la raison d'être de son être et s'en contente. Nulle introspection ne l'intéresse.

Chez l'homme ordinaire la psyché peut fournir au Moi des raisons d'être suffisantes, même si elles sont incomplètes. Ces réponses incomplètes sont insatisfaisantes, elles génèrent frustrations et regrets, mais généralement l'individu s'en contente et la psyché est satisfaite. L'interrogation existentielle ne cesse qu'avec la mort, mais la plupart des gens, plutôt que de vivre se contentent d'exister, comme l'observait déjà Sénèque. Jamais ils ne vivent pleinement et s'ils ne vivent ce n'est que ponctuellement, au moment des vacances ou pendant leur lune de miel. Puis le principe de réalité refait surface, le Moi se calme et la psyché s'assoupit.

Mais vivre pleinement qui le peut ? Qui le fait ? Le saint, le mystique, l'illuminé, le poète ? Le dictateur et le psychopathe aussi, si vivre c'est obéir aux injonctions de la psyché, qui, ayant

trouvé la raison véritable de son être, intime au moi de vivre en accord avec cette découverte...

Chez l'artiste (pauvre artiste quand on y songe !), le bonheur du Moi n'est possible que dans la création, et ce bonheur il le trouve effectivement en créant. Mais sa psyché, qui devrait être satisfaite de ce résultat, ne l'est pas pour autant. Si elle a bien identifié la raison d'être de cet être étrange qu'elle habite, elle n'a pas pour autant trouvé sa raison d'être à elle, ou plutôt elle l'a trouvée mais cette raison ne peut être circonscrite à un objectif précis, réalisable par le Moi, comme le viol d'une fillette pour le pervers, la destruction de tous les juifs pour Hitler ... ou la décoration d'une maison de campagne pour l'homme ordinaire.

La psyché de l'artiste a ceci de particulier que sa raison d'être ne se résume pas à sa fonction qui est de fournir au Moi des raisons d'être valides. Sa raison d'être est de rechercher sa propre raison d'être à elle. Cette recherche est devenue sa fonction principale pourrait-on dire, alors que chez l'homme ordinaire elle passe au second degré, et que chez le psychopathe elle a été entièrement oblitérée par les objectifs du Moi.

S'agissant d'une auto-exploration de la Langue, le moyen d'expression symbolique qu'est l'art lui convient parfaitement, et effectivement, dans la création, le Moi de l'artiste trouve un bonheur certain.

Ce bonheur n'est cependant jamais complet car la psyché, même si elle a trouvé la raison d'être du Moi, n'en a

jamais fini d'explorer son propre monde symbolique, d'autant qu'en créant l'artiste lui fournit sans cesse un combustible nouveau qui la modifie dans sa nature, l'augmente et la diversifie. C'est la vie toute entière qui, ce faisant, se trouve recrée. C'est ce qui frappe chez les grands maîtres. Leur oeuvre semble être *le* monde, et le monde tout entier *leur* monde.

J'ai dit précédemment que les artistes ne différaient en rien de l'homme du commun. Chaque homme compte sa part créative. Il n'appartient qu'à lui de l'explorer et de s'ouvrir à elle. En cela sa psyché ne diffère pas fondamentalement de celle de l'artiste. Mais l'orientation de la psyché sur elle-même est négligeable ou négligée chez l'homme ordinaire. Elle ne fournit au Moi des raisons d'être que dans des affectations extérieures, et est heureuse s'il s'en contente alors que chez l'artiste l'orientation introspective de la psyché est prépondérante. Le Moi de l'artiste n'est pas forcément introspectif, il l'est même rarement, mais sa psyché l'est toujours.

Il est fréquent qu'après s'être satisfait de raisons d'être extérieures, sociales et superficielles, le Moi de l'homme ordinaire éprouve le besoin de s'orienter vers d'autres recherches, plus profondes et plus satisfaisantes. Sa psyché, qui était en quête perpétuelle de sa propre raison d'être s'est enfin reconnue elle-même. Les alibis du Moi lui semblent alors bien dérisoires.

L'artiste vit pleinement quand il crée, et s'il crée dans des affres, du moins se sont des affres éblouissantes. Le résultat dépasse toujours les attentes de la vie ordinaire. C'est toujours ce miracle dont parle Rothko.

L'artiste se sent démiurge, non seulement parce qu'il crée *ex nihilo*, mais parce que sa création nourrit en retour sa propre psyché. Sa psyché est non seulement satisfaite, elle est augmentée. Le monde s'élargit pour elle. Elle respire au grand air.

L'artiste comprend rarement pourquoi il crée, il n'est même pas certain qu'il s'y intéresse car l'origine des causes l'effraie. Il craint de perdre sa puissance créatrice. La raison est pourtant toujours la même. Il s'est exprimé dans une langue symbolique, la seule langue que parle la psyché.

Pour la psyché terrorisée depuis sa venue au monde, pour la psyché contrainte de réinventer un monde de purs symboles, de pure langue, le seul viable pour elle depuis qu'elle a été chassée du paradis primal, tout apport de beauté, toute expression dans une langue qu'elle comprend est un élixir de jouvence, une promesse de vie éternelle.

La psyché de l'artiste diffère en cela de celle de l'homme ordinaire. Chez ce dernier le besoin criant de beauté est entièrement refoulé ou réduit à des substituts vulgaires.

La psyché a besoin qu'on lui parle. Malheureusement son dialogue avec le moi est la plupart du temps un dialogue de sourds, ou plutôt entre un muet, la psyché, et un sourd, le Moi. Chez l'artiste la psyché est abreuvée d'images, nourrie de symboles, on lui parle dans la seule langue qu'elle comprend qui est le Langage, autre nom du Beau. Ce faisant l'artiste obéit, souvent au prix de difficultés extrêmes, aux injonctions d'une psyché muette ou absconse. Ce dialogue est pourtant la matière même de son œuvre. On ne crée jamais autre chose que des symboles pour une psyché inconnue.

La matière même de l'œuvre, Picasso en est l'exemple, au delà des formes qu'elle prend, est Langue. Le Moi conscient de l'artiste s'efforce de donner une forme cohérente, intelligible, à cette langue que quelqu'un en lui, l'Autre, l'enjoint de forger.

S'il s'efforce de lui donner une forme cohérente, c'est généralement qu'il souhaite qu'elle devienne intelligible aux autres. Mais pour lui-même, au-delà de l'apparente forme qu'elle prend et qui ne le satisfait jamais vraiment car la forme, finalement, c'est pour les autres, la satisfaction a une autre origine. Son moi superficiel, social, peut être satisfait de sa création, mais son Moi profond, lui, est satisfait *de créer*, parce que c'est dans l'acte de créer qu'il accomplit sa raison d'être, qu'il obéit aux injonctions de sa psyché.

Ces injonctions sont entourées de mystère. Elles demeurent énigmatiques, il faut bien l'avouer. L'artiste crée

pour satisfaire la commande d'un client qu'il n'a jamais vu ; il ne sait pas où il habite ; il en ignore les goûts. Il est un peu cet arpenteur qui doit se rendre au Château, dans le roman de Kafka. Il ignore ce qui satisfera ce client tyrannique. Il en est réduit à travailler à tâtons, sans boussole, mais la satisfaction qu'il éprouve en créant a une cause qu'il sait profonde, enracinée dans son être.

Il sait simplement, il sait d'instinct, que si la satisfaction qu'il éprouve est si profonde, si puissante, reconnaissable entre toutes, c'est que sa psyché a été satisfaite. Il a tapé dans le mille, comme font ces archers japonais qui visent les yeux bandés. Etrange contrat. Etrange état.

On peut se lasser de toujours tirer des flèches dans le vide, et beaucoup d'artistes sombrent dans la dépression ou se noient dans des substituts au bonheur, moins par insatisfaction de leur œuvre (laquelle peut rencontrer un vif succès sans qu'ils soient plus heureux pour autant), que parce que leur moi profond ressent que leur création ne répond pas pleinement aux exigences de la psyché.

Leur psyché, plus exigeante que chez l'homme ordinaire, ne se satisfait pas qu'ils soient créatifs. A la limite elle s'en fout. Ce qu'elle veut c'est des symboles qu'elle peut comprendre. Mais quels symboles ? Que lui faut-il ? Du steak ou du poisson ? Le mode d'emploi, le menu n'est jamais fourni. La psyché est un Sphinx toujours prêt à dévorer Œdipe s'il se trompe de réponse. Elle est un trou noir qui, dans son vide sidéral, dans sa solitude éternelle, absorbe les étoiles qui passent à sa portée. Elle est ce

qui ne veut pas mourir mais qui donne la mort. Elle est ce qui n'a pas d'autre raison d'être que d'être.

Ce qu'exige le Sphinx, ce sont des symboles qui lui expliquent le monde édénique, ce monde dont il a été chassé comme l'ont été Adam et Eve. La Psyché, selon moi, réclame d'être consolée de la déréliction primale post-natale, cette terreur dont on ne guérit jamais. Notre Sphinx est un chaton apeuré, mais féroce.

A la naissance le processus d'individuation s'achève quand la psyché, après le Moi, prend « conscience » qu'elle n'est pas le monde, éternel et permanent, mais qu'elle est au contraire mortelle et impermanente. Les tensions engendrées par cette révélation génèrent chez le Moi conscient une quête du sens de la vie, et dans la psyché une interrogation sur sa propre existence.

La psyché n'étant pas le monde, mais ne pouvant faire autrement que de l'être, n'a d'autre solution que de prétendre faire du monde sa propre création, pour ensuite l'explorer, imitant en cela Yahvé en son jardin. Par ailleurs elle incorpore à ce monde, les archétypes du Moi, les formations symboliques que le Moi lui fournit sans cesse.

On peut donc dire que plus la personne vieillit plus le monde psychique recréé prend de l'importance par rapport au monde réel. Au niveau conscient cela se traduit par une propension de la personne âgée à préférer ses souvenirs au

monde réel, et à superposer aux lieux réels l'image des lieux qu'elle a connus.

Au niveau de la psyché l'exploration d'un monde symbolique de plus en plus riche maintient éloignée l'idéation d'une mort qui pourtant se rapproche.

Chez l'individu ordinaire cette interrogation de la psyché sur elle-même, la quête de sens qu'elle cherche en elle-même (c'est-à-dire dans un monde transfiguré en univers symbolique), *se réduit* à l'interrogation du Moi sur le sens de la vie. La psyché se contente de trouver et de suggérer au Moi des raisons d'être satisfaisantes, plus ou moins en adéquation avec les contraintes du milieu.

A l'inverse, chez l'artiste, l'interrogation du Moi conscient sur le sens de la vie est secondaire. C'est l'exploration de la psyché par elle-même qui est prépondérante, et qui fournit au Moi une autre raison d'être qui est de créer dans un langage symbolique.

Ces réponses, d'ordre symbolique, satisfont le Moi sur un plan esthétique, en sorte que l'artiste peut très légitimement penser que l'art donne un sens à sa vie. Mais ce qui est important c'est que les œuvres créées, en retour, augmentent le monde et son incorporées au monde la psyché, qui, du coup, trouve dans un langage qu'elle peut comprendre des réponses à ses propres interrogations.

D'une certaine façon il me semble que la psyché, monstre prédominant, manipule, utilise le Moi conscient à des fins qui lui sont propres, pour satisfaire ses propres exigences, trouver des réponses à sa propre quête. Elle le trompe en lui faisant croire que sa raison d'être est de créer, alors que son utilité finale est de créer *pour la psyché*.

L'instinct, l'introspection, la rencontre fortuite avec un maître ou une œuvre, peuvent aider l'artiste dans sa quête. Quand, par chance il trouve une clef, la forme que prend la création, souvent, le surprend lui-même. Elle peut surprendre aussi les proches de l'artiste si l'œuvre créée ne ressemble

absolument pas à la personne sociale du créateur. Francis Bacon était un homme enjoué et optimiste. Son œuvre montre un pandémonium d'êtres écorchés et hurlants. Lui-même ne pouvait guère expliquer pourquoi il créait cela. Mais s'il a persévéré si longtemps, s'il en était heureux, c'est qu'il avait trouvé le langage symbolique qui satisfaisait, qui calmait pourrait-on dire, sa psyché.

La création, pour les raisons que je viens d'énumérer, est un substitut efficace au suicide, surtout pour les adolescents. Chez l'adulte suicidaire elle ne l'empêchera que tant que le dialogue symbolique sera compris de la psyché. Même chez l'individu malheureux le Moi de l'artiste peut demeurer heureux. Que le dialogue s'interrompe, que la clef soit perdue, que la psyché ait épuisé son exploration du monde et exige d'autres nourritures que l'artiste est impuissant à lui fournir, la mort est assurée.

Le suicide de l'artiste résulte d'un épuisement de l'ordre symbolique, d'une impossible rencontre avec une psyché exigeante. Elle ne vient plus aux rendez-vous, et si elle vient l'artiste ne comprend plus ce qu'elle demande. L'artiste peut se sentir à la fois incompris des autres et incompréhensible à sa propre psyché. Difficile alors de perdurer dans cet enfer.

Comme dans l'art conceptuel où l'objet matériel n'est que l'occasion d'un concept, où seul le concept est revendiqué par l'artiste comme relevant de sa création, notre corps n'est peut-être que l'occasion, empruntée par une psyché venue au monde, d'accomplir, d'exécuter pourrait-on même dire, le destin supérieur assigné à notre être.

Si je poursuis sur cette lancée, j'observe avec surprise que l'art ne présente pas tant de différences, pour ce qui relève de ses finalités, entre l'amateur d'art et l'artiste lui-même. Il n'y a jamais que deux côtés dans la Recherche : Du côté de chez Swann et du côté de chez Proust.

Ce qui est en action dans cette affaire, c'est la satisfaction des exigences d'une psyché. L'art pour l'amateur de peinture, le mélomane, le punk ou le danseur de flamenco, fait partie de la panoplie des langues symboliques qu'emploie sa psyché pour essayer de trouver la raison d'être de son être. L'amateur d'art partage d'ailleurs cette qualité avec l'artiste, tout artiste se trouvant être, aussi, amateur d'art, dans d'autres domaines.

Genet ou le théâtre de la rédemption

« Mettre à l'abri toutes les images du langage et se servir d'elles, car elles sont dans le désert, où il faut aller les chercher. »
Jean Genet. Un Captif amoureux.

Le parcours de Jean Genet me semble être l'illustration presque parfaite de tout ce que je viens de dire. Dans *le Journal du Voleur*, dernier opus de la période si féconde pour Genet que fut l'immédiat après-guerre, l'auteur fait une sorte de bilan. Contrairement à Proust, son double « politically correct », l'expérience de la condition humaine, pour lui, ne se fit pas dans les salons mais sur les routes poudreuses d'Espagne, dans les ports, les bouges, par le vol, le travestissement et la prostitution.

Mais pour Genet comme pour Proust, ce qui compte ce n'est pas tant le milieu qui compte que la connaissance acquise, et au-delà d'elle, la voie cruelle qui seule assure une possible rédemption, la voie de l'écriture.

« *Par l'écriture, j'ai obtenu ce que je cherchais* » écrit-il. Un peu trop péremptoire. Car qui a obtenu quoi ? Genet est reconnu et adulé. Il vient d'écrire cinq livres à la suite, tous magnifiques. Il a trente-neuf ans seulement. Pourtant il annonce que ce livre, le *Journal du Voleur*, sera son dernier, et effectivement commença pour lui une vie d'errance et de profonde dépression, sans fond, stérile, qui durera presque dix ans.

Genet est donc bien conscient d'avoir épuisé les ressources de sa langue, cette langue nouvelle que, comme tout grand écrivain, il avait découverte en écrivant. Mais en réalité, par l'écriture, c'est la Langue qui se découvre elle-même, elle se reconnaît, s'invente pour accoucher de son objet, le livre à écrire, c'est-à-dire, en ce sens, l'écrivain. L'écrivain est accouché d'une langue, et non l'inverse. C'est l'écriture, ténébreuse pultion, qui s'invente elle-même pour exprimer une beauté nouvelle qui n'existait pas avant elle. Il y a un avant et un après de la langue. Genet était parvenu aux orées de son bois. Plus loin c'était la plaine, une plaine nouvelle qu'il allait bien falloir traverser.

Quant il dit « par l'écriture j'ai obtenu ce que je cherchais » il parle bien d'une rédemption par l'art, d'une interprétation salvatrice qui fait échapper sa vie au néant

commun. Mais immédiatement il se place au niveau de l'égo. Ce qu'il a obtenu , c'est de « réussir sa légende ». Aveu dérisoire mais significatif : Ce n'est pas qu'il n'a plus rien à dire, c'est sa langue qui n'a plus rien à *lui* dire.

Le Moi de Genet avait trouvé sa raison de vivre, de continuer à vivre du moins, après la prison, l'errance et la prostitution : créer de l'art. Sa psyché avait vu juste, et l'expérience sera une réussite comme on en voit peu. Mais les livres écrits, le Moi de Genet se retrouve au bord de nouveaux gouffres. Que faire après avoir tout dit de soi, tout transfiguré, tout inventé ? Que faire après s'être sauvé soi-même, du moins dans cet état antérieur, punitif et chtonien qu'est le Genet de la première période. Le Genet riche, célèbre et vénéré par la jeunesse, se retrouve confronté à une crise existentielle certainement aussi douloureuse que celle qui déchirait l'âme du vagabond pouilleux qu'il était quinze ans plus tôt.

Pourquoi ?

Il est difficile à la psyché de fournir régulièrement au Moi de nouvelles raisons de vivre. Le stock n'est pas illimité, et même chez l'homme ordinaire il en faut toujours de nouvelles et de plus exaltantes. Alors chez un homme comme Genet dont l'Ego consume la vie comme une fournaise...

La stratégie de la Psyché, rappelons-le, est d'ajourner aussi longtemps que possible la recherche plus profonde et plus périlleuse de sa propre raison d'être à *elle*.

Dans le cas de Genet elle avait tapé dans le mille. La rencontre de l'Ego de Genet avec l'Art fit des étincelles. Le résultat fut l'invention d'une langue exceptionnelle et la naissance d'œuvres romanesques de tout premier plan.

On observera donc ici qu'il ne faut pas voir dans la stratégie de la psyché quelque chose de négatif en soi. Ce peut-être au contraire très positif, comme c'est le cas à chaque fois qu'un homme découvre sa véritable raison de vivre. Il en est ainsi à chaque fois qu'un artiste, grand ou petit, s'engage courageusement et délibérément dans la voie de l'art au lieu de satisfaire aux impératifs de la société.

Mais si cette exploration par le Moi des raisons de vivre que lui fournit sa psyché, ne s'accompagne pas d'une recherche en profondeur des raisons d'être de la psyché elle-même (et cette raison d'être n'est pas forcément l'art, même chez un artiste), il est à craindre qu'obscur ou célèbre, la production artistique ne satisfasse jamais pleinement l'artiste.

Si son œuvre rencontre le succès, la plupart du temps l'artiste se réjouit de cette reconnaissance qui le comble, et c'est bien compréhensible. Aveugle, aveuglé ou refusant de voir, c'est tout comme, il se déclarera et se croira sincèrement satisfait, et effectivement la vie artistique est source d'indéniables bonheurs.

Mais chez un être d'une trempe toute autre, un Bernard Buffet, un Genet, à l'épuisement du langage succède une béance terrifiante qu'aucun succès, aucune célébration ne peut combler.

Toute l'œuvre à venir de Genet, son œuvre théâtrale, qui surgit après des années d'errance et de stérilité, peut être vue, du moins c'est ainsi que je le ressens, comme une œuvre purement « psychanalytique », germée d'un prétexte moral ou social (guerre d'Algérie, condition des noirs etc...). Le monde, Genet l'avait recréé et transfiguré dans ses premières œuvres au travers de son expérience personnelle. Même la guerre, Hitler et le nazisme sont fantasmés, cantonnés à la sphère égotiste de la sexualité. En passant au théâtre Genet sort de cette impasse où il se sait acculé, comme il l'énonce à la fin du *Journal*. Sa langue en a fini de son moi, c'est maintenant le monde entier, ses monstres et son histoire qui vont constituer le théâtre de Genet.

L'exploration de la béance de l'Homme privé de langue est le sujet même du théâtre de l'absurde. Cette béance, Genet va la vivre dans sa chair et sa psyché pendant des années. Tous les artistes confrontés à la stérilité savent de quoi il s'agit.

Face à la disparition de toute raison de vivre, l'artiste ne peut trouver son salut que dans la recherche des raisons même d'être de sa psyché. Il n'y a plus que ça. L'os, le noyau dur de l'être, quand il n'y a plus de chair autour, que tout a été brûlé ou a pourri. Quand tout s'est détaché. Cet os il faut encore le ronger, le mâcher, trouver dans la psyché les forces de le briser

pour y chercher la moelle, s'il en reste, mais il en reste toujours, c'est la seule chose dont on soit sûr.

Cette recherche de la dernière chance est sans doute diligentée par la Psyché elle-même, qui, ne l'oublions pas, est en permanente exploration de sa propre raison d'être. Le Moi est à nouveau instrumentalisé par la Psyché, il l'est toujours, mais cette instrumentalisation, cette fois-ci, sert le Moi. Il est bien probable, en effet, qu'on ne trouve jamais les raisons d'être de sa psyché. Elle se dérobe toujours à la connaissance comme se dérobe à tous les hommes le souvenir de ce qu'ont connu, découvert, Adam et Eve dans le jardin d'Eden.

Mais même si cette compréhension consciente n'est jamais atteinte, il semble que la Psyché, sorte de Perpétuelle Invitation au Voyage, serve encore le Moi par cette dérobade même.

Le recherche entreprise par le Moi en direction de sa psyché est libératrice d'énergies considérables que le Moi, en retour, va pouvoir utiliser à ses fins, qui sont, au stade qu'il a atteint, de continuer à vivre. Ne serait-ce qu'en obviant au suicide la psyché rend service au moi, autant qu'elle se rend service à elle-même.

Cette recherche, il semble bien que le Moi de Genet l'ait entreprise, et entreprise avec succès. Sa psyché va libérer des énergies nouvelles, insoupçonnées, qui vont produire chez le

Moi conscient de Genet, l'artiste, une bouffée créatrice comparable à l'apparition d'étoiles nouvelles dans les bras d'une galaxies lointaine. Comme dans les galaxies, le noyau lumineux, le brasier central est invisible, dissimulé derrière d'épais nuages de poussières, mais de cette suie dense et noire, impénétrable, naissent en périphérie de fulgurantes étoiles.

Qu'on se comprenne bien. La raison d'être de la Psyché, le Moi ne la connaîtra jamais. Seuls y parviennent les prophètes, les saints, et dans une moindre mesure les psychopathes.

Sa recherche n'est même pas volontaire. Elle ne doit donc pas être confondue avec une psychanalyse, laquelle ne peut, au mieux, que mettre le Moi en condition d'engager cette quête. C'est le Moi qui l'entreprend ou ne l'entreprend pas. Mais si le Moi s'y engage, il y a fort à parier que les énergies libérées de ce seul fait vont être si puissantes que le Moi va y trouver de nouvelles ressources pour continuer à vivre, et à vivre heureux.

Chez certains artistes confrontés à la béance des symboles, le blocage du Moi inconscient, qui ne parvient pas à sa mettre en quête de la psyché, aboutit à une situation d'impasse que seule le suicide dénoue. Chez d'autres la quête s'entreprend. Chez Genet, comme chez Beckett ou Ionesco, elle va aboutir à prendre la béance du langage, la béance symbolique, comme sujet même du théâtre.

C'est en ce sens que tout son théâtre, de 1956 à 1961, peut-être compris, non pas comme une psychanalyse, mais comme une œuvre psychanalytique, prodigieuse, foisonnante, monstrueuse, où non seulement tous les monstres de la nuit, mais aussi les pauvres, les débauchés, les prostitués, les humiliés, renversent l'ordre social et rétablissent, en l'empruntant aux Forces de l'Ordre, l'empire des sens et de la langue, redonnent au monde la charge symbolique qu'il avait perdu.

Je vois donc le théâtre de Genet comme une transposition, à l'échelle de toute la société, par le moyen de quelque prodigieux pantographe, du drame et de la quête existentielle expérimentée douloureusement par l'homme Genet dans sa vie intime et sa psyché. Il sauve ses créatures sur la scène comme le théâtre l'a sauvé lui-même, par le moyen d'une langue nouvelle, découverte dans l'allégresse. Son théâtre est plus un théâtre de la Rédemption que de l'Absurde, à l'instar du cinéma de Fellini, quand à la fin de 8 ½ sont redimés les monstres de foire, et avec eux Mastroianni, confronté aux doutes de la création.

Toute l'œuvre de Genet, d'ailleurs, est hantée par le thème de la Rédemption, ou de l'impossible rédemption. La rédemption du criminel, l'impossible rédemption de l'homosexuel. Ses premières œuvres (comme celles d'Hubert Selby) témoignent de la rédemption du criminel par l'écriture. Son théâtre, dix ans plus tard, témoigne de la rédemption de

l'Écrivain Crucifié, déserté par le Verbe, qui redécouvre la Langue.

Son œuvre ultime, peut-être le plus beau de ses livres, *Un Captif amoureux*, relate la rédemption in extremis de ce même homme, à nouveau perdu de langue, déserté par le Verbe, qui, cherchant le salut dans l'engagement politique, le soutien aux luttes armées, trouve une nouvelle langue, la troisième, belle et énigmatique comme l'eau qui court sur les roches, afin de sublimer cet engagement, le chanter, et faire des combattants palestiniens les anges armés de feu d'une œuvre d'art unique en son genre.

Genet, dans le *Journal*, se plaît à imaginer la sainteté de sa trajectoire. Le volumineux essai de Sartre l'ancrera définitivement dans cette liturgie, faisant de lui le saint maudit et magnifique des lettres françaises. Ce choix de la sainteté n'est ni neutre, ni surprenant. Comme je le disais, le saint, comme le prophète, est celui dont la psyché a trouvé sa raison d'être, et qui l'a communiquée au Moi conscient. Ceci fait de lui l'égal d'un dieu, ce qu'avait d'ailleurs osé proclamer au neuvième siècle al-Hallaj « Le Cardeur », et qui fut cause qu'on le mit à mort, tout grand qu'il fût.

Comme les Pères de l'Église, Genet connut une nouvelle, et fort longue traversée du désert. Vagabond de luxe des causes désespérées, il n'a plus écrit depuis vingt cinq ans quand, se sachant atteint d'un cancer il se rend en Jordanie puis à Beyrouth et se trouve presque témoin, par un concours de circonstances, des massacres de Chatilah. De cet électrochoc

naîtra *Un Captif amoureux*, livre inspiré, inespéré, chant d'amour, chant messianique, chant de guerre. Chant nuptial du Moi et de la Psyché enfin réconciliés, qui réalise la prophétie du *Journal*, quarante années plus tôt : « *A moins que ne survienne, d'une telle gravité, un évènement qu'en face de lui mon art littéraire soit imbécile et qu'il me faille pour dompter ce nouveau malheur un nouveau langage, ce livre est le dernier.* »

Vers une renaissance heureuse :

Pour l'artiste, l'art est devenu un objet de poursuite réflexif. Il est le moyen et le but de la recherche. Son être conscient et sa psyché poursuivent donc un objectif commun, du moins en apparence, puisque c'est dans la création que sa psyché obtient satisfaction (Il en est de même pour tous les êtres humains nous dit Jung, mais seul l'être créatif travaille effectivement à la réalisation de cet objectif).

L'art peut donc être perçu, du moins me semble-t-il, comme un langage symbolique où l'Homme trouve l'occasion de

naître à nouveau, mais comme Sujet heureux. La boucle se boucle enfin pour notre Adam relégué hors du Paradis, pour qui un espoir de félicité subsiste dans l'Art, c'est-à-dire dans la Connaissance.

Le Moi est plus heureux si la psyché, satisfaite, félicite, congratule en quelque sorte dans le langage symbolique qui lui est propre, le Sujet. Un Moi heureux c'est une psyché satisfaite et un Sujet récompensé.

Ce cycle exigence/récompense/plaisir n'est pas sans rappeler le piège dans lequel se débat le drogué ou l'alcoolique, mais pour l'artiste (qui peut aussi être un drogué ou un alcoolique, cela va sans dire), le jeu se joue à un niveau symbolique supérieur, ce qui induit qu'il n'y a pas « accoutumance ». Ce n'est pas l'art qui est la drogue, mais la vie même, et on ne s'accoutume jamais à la vie. J'entends par là qu'avec la vie il n'y a jamais de *risque* d'accoutumance. Il n'y a qu'un risque, c'est celui de ne pas s'y accoutumer, c'est-à-dire, pour l'artiste, de ne jamais trouver dans la vie cette satisfaction que réclame sa psyché.

A un niveau encore supérieur il n'y a qu'une chose, on l'appelle Dieu, on l'appelle comme on veut.

Pour certains êtres l'exigence de la psyché est d'ordre spirituel, ce qui implique de renoncer au plaisir. Je ne parle pas des plaisirs terrestres (même si cela va souvent de pair, car tout est lié) mais du plaisir attendu par le Moi quand la psyché est satisfaite et le Sujet récompensé. Pour le saint, le mystique ou le prophète, dans une moindre mesure sans doute pour le croyant, la langue parlée par le Sujet est au-delà des symboles, au-delà du Bien et du Mal, le Sujet n'existe plus dans une langue symbolique mais dans une *dimension* spirituelle. La psyché obtient satisfaction dans un dialogue avec un Sujet qui n'est plus un Sujet-langue mais un Sujet-esprit. La satisfaction du Moi est indifférente, la Psyché a trouvé sa raison d'être.

Ce n'est, je crois, que chez le Prophète, le Saint, que la psyché non seulement découvre sa raison d'être mais la communique pleinement au Moi. La raison d'être de la psyché

humaine c'est de participer de Dieu. L'âme humaine est faite pour célébrer les noces hiérophaniques qui suivent cette découverte. Mais, comme elle sait dans sa chair – c'est cela la damnation éternelle – depuis sa relégation dans les limbes, que Dieu n'existe pas, que le retour à Cythère est à jamais impossible, il est des êtres chez qui l'idéation de Dieu va remplir la place béante laissée par Dieu. Dieu étant absent de la Création, l'âme assoiffée de Dieu, l'âme qui ne se remet pas de la perte de Dieu, l'âme qui, privée de lui se sait mortelle, pour accomplir la promesse d'éternité que Dieu lui avait faite et qu'il n'a, de toute évidence, pas tenue, va exécuter sur un plan purement humain, intrinsèquement humain, la parole biblique.

La capacité de l'âme à forger des symboles est le seul moyen laissé à l'Homme de se croire encore immortel, depuis qu'il a été relégué hors du Paradis.

Il y a une grandeur indéniable dans cette capacité de l'être humain à se nourrir d'illusions, les illusions de l'art, qui ennoblissent et sanctifient la vie, l'idéation de Dieu qui permet à son âme de continuer à se croire éternelle en fusionnant avec un symbole merveilleux, l'idée de Dieu.

Pour ceux chez qui l'âme accomplit ce miracle, le Moi obtient en retour une connaissance illuminante, transfigurante. Combien y en a-t-il par siècle ?

Je les vois nettement, maintenant, ces deux ectoplasmes, sombres lucioles errant dans le jardin d'Eden. L'un s'appelle Eve, la pulsion de connaissance, l'autre, qui le suit de près, est Adam, la pulsion de destruction. Ces forces jumelles sont les deux faces de l'âme humaine. Le Moi n'est pas encore formé chez elles, elles ignorent que l'âme est mortelle, elles ignorent même ce qu'elles veulent savoir, c'est-à-dire ce qu'elles doivent détruire.

Ce qu'elles doivent détruire, et qu'elles vont trouver bientôt, ce n'est ni l'arbre ni l'Eden, mais elles-mêmes, dans leur état primal, comme le papillon poursuit, inscrite dans ses gènes, la destruction de la chrysalide.

Elles vont croiser dans leur quête deux arbres : l'arbre de la Vie et l'arbre de la Connaissance. Il s'agit peut-être d'un arbre

à deux fruits, c'est-à-dire dont le fruit, à leur image, a deux côtés. Eve mordra la première, du côté de la connaissance, Adam suivra en mordant du côté de la vie.

La psyché, qu'on appelait autrefois âme, c'est ce qui en nous ne veut pas mourir.

Elles se croyaient immortelles ces forces de l'âme dans leur jardin, parce que Yahvé les maintenait dans cette illusion. Mais en mordant au fruit elles se trouvent instantanément éclairées, sans retour en arrière possible. Elles sont mortelles. Projetées hors du Paradis elles fusionnent en une seule et même force qui désormais animera la psyché humaine. Il n'y aura jamais connaissance sans destruction, ni destruction sans connaissance. Le Moi est désormais formé, la psyché est reléguée dans la sphère inconsciente.

Il n'est pas possible à la psyché, brûlée, aveuglée par sa découverte, réfugiée derrière un voile épais, d'admettre qu'elle est mortelle. Le chaton féroce dont je parlais, le Sphinx insatiable, est d'abord et aussi un gros matou nostalgique, un grand blessé qui pleure l'Eden perdu. Alors l'âme, marquée au sceau de la mort, recrée son Eden, elle le fantasma et le peuple de symboles dont celui de la mort est exclu. Le sang qui l'irrigue et la maintient en vie s'appelle Beauté, car la beauté est immortelle. Elle ne parle d'autre langue.

A ses yeux si cruellement blessés, toute lumière est interdite. C'est l'état tragique de l'âme que de devoir demeurer seule dans l'obscurité, si puissamment isolée que le manteau qui

la protège la rend inaccessible. Seuls les symboles, sortes de neutrinos de la pensée, franchissent l'épais manteau et autorisent un dialogue avec le Moi.

« Au commencement était le Verbe ». Il me semble que la Bible nous dit que l'âme humaine flottait dans la Création comme l'esprit de Dieu lui-même flottait dans sa création potentielle, avant le *fiat lux*. L'analogie entre le Verbe de la Bible, et la Langue dont la psychologie moderne nous apprend qu'elle est constitutive de la psyché, est troublante, voire tentante. Elle n'est pas forcément pertinente, si l'on prend en compte les innombrables erreurs de traduction commises pendant plus de trente siècles. Demeure l'ineffable poésie de la Bible, qui autorise tous les rêves...

« Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard ! » s'exclamait Aragon. Il est dommage qu'on néglige si souvent de rechercher la destinée profonde de sa propre existence, les motivations premières de sa psyché. Il est regrettable qu'on néglige tout simplement de vivre, ou pire que l'on vive ignorant de soi. Pourtant ces causes profondes nous gouvernent, et puissamment encore ! Alors on meurt sans rien savoir, sans rien comprendre, mais comprend-on jamais quoi que ce soit ? Ce qui

est certain c'est qu'il est peu probable de découvrir le sens profond de sa vie par pur hasard, et sans l'avoir cherché.

Alors la vie poursuit ses propres buts, obscurs, et souvent par les moyens les plus détournés. Le sage La Fontaine s'en étonnait déjà :

On rencontre sa destinée

Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter

Lévitier observerait Lacan.

©Olivier
FAUCHEREAU. Chiang-
Maï novembre 2010.
Avril 2011.

